

## LA JUDITH D'ANNE D'URFÉ, A-T-ELLE UN LIEN AVEC CELLE DE MARULIĆ?

*Charles Béné*

UDK: 821.133.1.03:821.163.42.09 Marulić, M.  
Izvorni znanstveni rad

Charles Béné, prof. ém.  
Université Stendhal  
de Grenoble

On sait que le thème de Judith, qui, comme la *Chanson de Roland*, pour la France, ou la *Divine Comédie* pour l'Italie, a valu à la Croatie sa première épopée en langue nationale, et à Marulić le titre de père des lettres croates, a été repris par la plupart des nations de l'Europe du XVI<sup>e</sup> siècle.<sup>1</sup>

Il avait déjà valu à son auteur de nombreuses éditions de son vivant (1521, 1522, 1523), par des éditeurs vénitiens, puis devait encore être repris, toujours à Venise en 1586, et même en 1627 (Bindoni) ce qui souligne la permanence de son succès pendant les 16<sup>e</sup> et 17<sup>e</sup> siècles.

On retrouvera ce thème littéraire de Judith dans de nombreux pays d'Europe, ainsi en Allemagne, où le thème de Judith suscitera un nombre impressionnant d'oeuvres littéraires.<sup>2</sup> L'Italie verra le drame *Judith et Olopherne* (Naples 1540) et la tragédie *Olopherne* (Alberi, 1594), et le sujet continuera à inspirer des poètes

---

<sup>1</sup> Cf. *Encyclopaedia Judaica*, qui évoque quelques-unes des épopées inspirées par le *Livre de Judith*, Vol. 10, p. 451 sqq. et tout particulièrement la page 459, consacrée aux oeuvres littéraires, et qui est la première à présenter la *Judith* de Marulić comme une oeuvre "pionnière".

<sup>2</sup> On ne compte pas moins d'une centaine d'oeuvres dans les littératures allemande et anglaise inspirées par le thème de Judith. Cf. Edna Purdie: *The story of Judith in German and English Literature*, Paris, 1927 (p. 1-22).

en Espagne (1620) et à Moscou (*Judit*, 1674), jusqu'aux 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècles (Jean Giraudoux, 1931).

Pour nous en tenir au seul 16<sup>e</sup> siècle, la thèse de Edna Purdie montre la place qu'a tenue le thème de Judith, tant chez les Réformés que chez les catholiques.<sup>3</sup> Notre collègue Klara Gönc Moaçanin a montré que la Hongrie n'est pas restée insensible à ce thème, puisque l'on verra paraître, successivement une *Histoire de la dame Judith* en 1540, oeuvre du poète Tinodi Sebastyen (†1556), puis une *histoire d'Olopherne et de la dame Judith*, en 1552, oeuvre du poète Sztarai Mihaly (1500-1578), toutes deux en relation directe avec la menace ottomane, l'une écrite par un représentant de l'aristocratie hongroise, l'autre, Sztarai, appartenant au courant protestant. Et l'on peut observer d'ores et déjà que les deux *Judith* hongroises, inspirées par la menace ottomane, ont inspiré des poètes aussi bien catholiques que protestants.<sup>4</sup>

On retrouvera, dans la France du XVI<sup>e</sup> siècle, de nouvelles *Judith*, réalisées par des poètes appartenant à ces deux courants religieux : la *Judith* de Du Bartas (1578) qui devait connaître un immense succès, est d'inspiration protestante,<sup>5</sup> tandis que la *Judith* d'Anne d'Urfé (1589) limitée aux trois premiers chants,<sup>6</sup> et celle de Gabrielle de Coignard (1595) long poème de plus de 1500 vers,<sup>7</sup> sont d'inspiration catholique, toutes deux publiées dans le sillage de la *Judith* de Du Bartas.

Trois *Judith* françaises, publiées entre 1578 et 1595, voilà qui n'est pas banal, et qui montre, en tout cas, l'actualité du thème de Judith dans les dernières décades du XVI<sup>e</sup> siècle.

Mais leur inspiration n'est plus celle de Marulić, ni celle des *Judith* hongroises. La France n'a rien à craindre des forces ottomanes, arrêtées à Vienne et défaites à Lépante. Ce sont, en France, les troubles religieux qui les inspirent. Du Bartas répond au voeu de Jeanne d'Albret, reine de Navarre (1555-1572), mère du roi Henri IV, et engagée dans la Réforme. Elle soutient activement les réformés,

<sup>3</sup> Dans le seul 16<sup>e</sup> siècle, on relève une dizaine d'éditions et rééditions d'oeuvres sur ce thème, réalisées tant par les disciples de Luther (Joachim Greff) que, pendant le siècle suivant, par les jésuites. Par contre, la *Judith* de Sixt Birck est d'inspiration politique (comment combattre contre les Turcs), alors que celle de Hans Sachs est avant tout biblique. Cf. Edna Purdie, *op. cit.*, p. 42-47.

<sup>4</sup> *Histoire de la Dame Judith*, de Tinodi Sebastyen (†1556) et *Histoire d'Oloferne et de la Dame Judith* (1552) de Sztaray Mihaly. Cf aussi, *Colloquia Maruliana* II, l'étude de Clara Gönc Moaçanin, p. 78-84 et p. 138.

<sup>5</sup> La *Judith* de Salluste du Bartas (1574) a été éditée par André Baïche, Publications de la Faculté de Toulouse (1970), CCIX + 307 pages.

<sup>6</sup> Anne d'Urfé : *Les trois discours de la Judic*, Manuscrit Bibliothèque Nationale 12.487, fol. 149-168. La composition du poème se situe vers 1588. Nous devons à Yves Le Hir la première édition des *Oeuvres morales et spirituelles*, Genève, Droz, 1977. Je lui dois ma reconnaissance pour la lecture de la *Judic*, encore inédite aujourd'hui.

<sup>7</sup> Gabrielle de Coignard : *Imitation de la victoire de Judith*, in *Oeuvres chrétiennes*, Tournon, 1595, p. 109-156.

surtout au moment du siège de La Rochelle, place forte protestante menacée par les troupes royales dès 1573, qui ne pliera que devant Richelieu en 1628.<sup>8</sup>

### LA *JUDITH* DU POÈTE ANNE D'URFÉ

La *Judith* du poète Anne d'Urfé porte les stigmates de ces troubles religieux qui ont ensanglanté la France pendant les 16<sup>e</sup> et 17<sup>e</sup> siècles. Commencée en 1589, elle s'interrompt brusquement à la fin du 3<sup>e</sup> Discours, pendant "les années folles de la Ligue", à laquelle Anne d'Urfé a adhéré, et est restée inédite.<sup>9</sup> Elle n'a pas, pour autant, échappé à la critique. On s'est surtout attaché à montrer les liens de cette nouvelle *Judith* avec le poème du Tasse, la *Jérusalem délivrée*. Qu'il s'agisse de l'article de Ronzy, "Une imitation inédite du Tasse" ou de cette étude beaucoup plus fouillée de Claude Longeon "Anne d'Urfé, traducteur du Tasse", on a surtout mis l'accent sur cette dette du poète envers *La Jérusalem délivrée*. On peut seulement regretter que l'originalité propre du poète forézien ait été quelque peu négligée, et c'est cette nouveauté qui marque le plus nettement quelques liens avec le poème de Marulic.<sup>10</sup>

### ANNE D'URFÉ ET LE TASSE

Que la *Judith* d'Anne d'Urfé doive beaucoup à la *Jérusalem délivrée* du Tasse, c'est une évidence.

On sait le succès des grandes oeuvres épiques de l'Arioste et du Tasse dans la France du XVI<sup>e</sup> siècle. On a relevé la dette du poète Du Bartas envers l'Arioste. Anne d'Urfé a surtout été attiré par le Tasse. N'avait-il pas déjà réalisé une traduction poétique, en stances, de la *Jérusalem délivrée*? Faut-il s'étonner qu'il s'en soit souvenu en composant le nouveau poème de la *Judith*?<sup>11</sup>

Et de fait, si les trois chants de cette *Judith* inachevée comportent de nombreuses réminiscences de la *Jérusalem délivrée*, on peut dire que le Chant premier puise l'essentiel de son inspiration dans le poème du Tasse.

---

<sup>8</sup> André B a ï c h e souligne l'inspiration calviniste, *op. cit.*, pp. XXI, XXIII et XLVII.

<sup>9</sup> Cf. Claude L o n g e o n : " La Genèse des oeuvres d'Anne d'Urfé ", p. 106, in *Etudes Foréziennes*, I, 1968, p. 103-111 où le critique souligne l'impact des " années folles de la Ligue " sur la composition de la *Judith* (ibid. p. 107).

<sup>10</sup> A. R o n z y : " Anne d'Urfé imitateur du Tasse ", in *L'Italie classique et moderne*, n°1, Mars 1908, p. 8-9. ; Cl. L o n g e o n, *Une province française à la Renaissance*, p. 392-395. : *Anne d'Urfé, traducteur du Tasse* (*op. cit.*, p. 106).

<sup>11</sup> Cf. Claude L o n g e o n, *Etudes Foréziennes*, *op. cit.* C'est en 1582 que se situe cette " Hierosolyme imitée de Torquato Tasso en Stances Françaises, avec les arguments et sommaires sur chaque chant ". Cette traduction, signalée par Du Verdier et Loys Papon, est aujourd'hui perdue. (Cf. Cl. Longeon, *op. cit.*, p. 106 et note 24.)

## ANNE D'URFÉ ET LE TASSE DANS LE PREMIER DISCOURS

Il est de fait qu'en reprenant le thème du Chant IV de la *Jérusalem délivrée*, Anne d'Urfé fait de la volonté de Nabuchodonosor de soumettre la Palestine le résultat de l'intervention des forces infernales. Le propos de Pluton (car Satan, chez le Tasse, devient Pluton) est d'anéantir le peuple élu pour faire obstacle à la venue d'un Sauveur.

L' "ennemi de l'homme" est présenté dès les premiers vers (v. 42-61) et, comme chez Le Tasse, comparé à un taureau poursuivi par des chiens (*Jér. dél.* IV, 1-16) Pluton convoque les troupes infernales : le bruit des trompettes est comparé au tonnerre (v. 75-81) rappelle exactement la *Jérusalem délivrée*. La présentation des troupes infernales (v. 91-93 ; 97-98) et de Pluton sur son trône (v. 125-150) se retrouvent dans la *Jérusalem*, IV, 6,7,8. Le discours de Pluton (v. 151-207) a son équivalent dans le poème du Tasse (IV, 9,10). La troupe félonne approuve le discours, et cette troupe, pareille aux Erynnies, va semer la mort (*Judith*, 232-271 : *Jér. dél.* IV, 18)<sup>12</sup>

Ainsi, en reprenant le chant IV de la *Jérusalem délivrée*, Anne d'Urfé fait de Nabuchodonosor l'exécuteur des volontés infernales.

On notera également que plus d'une image, plus d'une notation sont véritablement des calques de la *Jérusalem* du Tasse. Ainsi, "l'ennemi de l'homme" reprend "il gran nemico dell umano gentil". L'image du taureau agacé était chez le Tasse "E qual tauro ferito" ; le son enroué des tartares trompettes reprend "il raucio suono de la tartarea tromba". L'allure des dragons "en effroyables formes, reprend l'exclamation du Tasse "O come orribil forme! ;" ses cornes ; ses yeux comme des comètes, sa bouche semblable à une caverne se retrouvent aussi "in guisa di voragine profonda".<sup>13</sup>

Mêmes échos dans le discours de Pluton:

" Numes tartaréens, dignes de siéger au dessus du firmament "

se trouvait sous ces mots

Tartarei Numi, di seder pur degni  
La sovra il sole ond'è l'origin vostra.

Et, chez l'un comme chez l'autre, c'est maintenant " l'homme de terre " qui occupe les chaires éternelles

l'uom vil e di vil fango in terra nato<sup>14</sup>...

<sup>12</sup> L'ennemi de l'homme : le taureau agacé ; les troupes infernales : Pluton sur son trône ; son discours ; les Erynnies : Anne d'Urfé ; *Premier discours*, fol. 149 v° ; 150 r° ; 150 v° ; 151 v° ; le Tasse, *Jérusalem délivrée* ; IV, 1-16 ; IV, 6,7,8. ; IV, 9 et 10 ; IV, 18.

<sup>13</sup> Les tartares trompettes ; les dragons en effroyables formes ; ses yeux comme des comètes ; sa bouche semblable à une caverne, le Tasse : IV, 3 ; 6 et 8.

<sup>14</sup> Numes tartaréens ; l'homme de terre : le Tasse, IV, 9 ; IV, 10 et *Premier discours*, 150 v° (v. 154-155).

ANNE D'URFÉ ET LE TASSE DANS LE *DEUXIÈME*  
ET LE *TROISIÈME DISCOURS*

Si Anne d'Urfé doit au Tasse l'inspiration du chant premier, et mainte expression dans la description des manoirs infernaux de Pluton et des  mes rebelles, on retrouve de nouvelles dettes dans les deux autres chants (ou *discours*) d'Anne d'Urfé.

Ainsi, le *Deuxième discours*, consacré à la présentation des armées de Nabuchodonosor, puis à celle du roi, la description de son trône, le défilé des escadrons, le choix d'Holopherne comme général, doivent eux aussi quelques traits à la *Jérusalem délivrée*, mais ici, c'est surtout le Chant premier de la *Jérusalem délivrée* qui a été mis à contribution. Ainsi, dans le défilé des soldats,

Le soleil qui frappait aplon sur les harnois  
Les faisait flamboyer

devient :

Intanto che il sol  
Le armi percote e ne trae fiamme e lampi

On voit Nabuchodonosor sur son trône, et ses troupes qui l'adorent, baiss es jusqu'à terre:

Chinan, quasi adorando, armi e bandiere (XVIII, 13)

Et au choix d'Holopherne, ce sont les troupes qui se fendent pour lui faire passage :

“ La guarda di circani in due si fende  
E gli fa strada al seggio ”

\* \* \*

Nouvelles fidélités dans le *Troisième discours*, consacré au départ des troupes, au son des tambours (L.1, LXXI)

“ Le trombe udisse di tamburi il suono ”

Le départ des  claireurs :

Molti a cavallo leggiermente armati

pour accommoder les passages : “ agevolare la via ”.

Leur nombre est comparable à une fleuve qui inonde villes et provinces :

“ Cosi degli altri fiumi  
Sovra le sponde ruinoso corre”<sup>15</sup>

---

<sup>15</sup> Les armes qui flamboient : cf. le Tasse, X, 73 ; A. d'Urfé : fol. 155 r  ; Les troupes qui adorent : le Tasse XVIII,13 ; A. d'Urf 156 r  ; La garde qui lui fait passage : XVII,37 ; fol. 161 r  ; La cavalerie légère : le Tasse, 1,74 ; A. d'Urfé 162 v  ; semblables à un fleuve ; Le Tasse, I, 75 ; A. d'Urfé 162 v .

On voit tous les peuples se soumettre et aller au devant de lui, lui apportant des présents :

Gran turbe ... porto sui doni  
Al vincitor (I, 77)

Ils préfèrent se rendre, car rien n'est pire que l'attente d'un mal : ainsi, chez Le Tasse :

E l'aspettar del male è mal peggiore  
Forse che non parebbe il mal presente  
se retrouve chez Anne d'Urfé :  
Or, l'attente d'un mal est beaucoup plus cuisant  
Qu'on ne le sentirait étant même présent<sup>16</sup>

De là à ne voir dans la *Judith* du poète Anne d'Urfé qu'une transposition de la *Jérusalem délivrée*, il n'y avait qu'un pas, et les critiques s'en sont tenus à cet aspect du poème.

\* \* \*

La réalité est peut-être plus riche d'enseignements. Car si le *Premier discours* doit en effet l'essentiel de son inspiration à la *Jérusalem délivrée*, Anne d'Urfé oubliant le texte biblique pour faire de Nabuchodonosor l'instrument des puissances infernales, les souvenirs du Tasse, dans les discours 2 et 3, portent sur des motifs descriptifs, alors que l'essentiel des Discours 2 et 3, chez Anne d'Urfé, donne une place beaucoup plus importante à des considérations d'ordre moral et spirituel, totalement absentes chez Le Tasse, mais qui donnent au poème d'Anne d'Urfé son caractère nouveau et original. Et ce sont ces éléments qui le rapprochent de la *Judith* de Marulić.

#### ANNE D'URFÉ ET MARULIĆ

Anne d'Urfé met en effet l'accent sur trois points, qui n'existaient pas dans la *Jérusalem délivrée*, mais qui se retrouvent dans Marulić et marquent l'originalité de la *Judith* du poète forézien.

1. L'ambition effrénée d'Arphaxad d'abord, de Nabuchodonosor surtout.
2. Un orgueil fou, qui pousse Nabuchodonosor à se considérer comme un Dieu, au point d'éliminer les autres dieux et de s'en prendre à Jupiter lui-même.
3. D'importants passages ont pour objet de porter jugement et condamnation sur ces attitudes orgueilleuses.

<sup>16</sup> La soumission des peuples le Tasse, I, 77 ; A. d'Urfé, 162 v° ; La peur d'un mal : le Tasse I, 82 ; A. d'Urfé : 163 v.

Ajoutons qu'à l'opposé du Tasse, Anne d'Urfé, comme Maruli , ouvre son poème par une invocation à l'Esprit saint, et non aux Muses comme le fait le Tasse.

### 1. L'INVOCATION D'OUVERTURE

La *Jérusalem délivrée* s'ouvrait, après le couplet d'ouverture

Canto l'arme pietose e'l capitano  
che l'gran sepolcro liber  di Cristo

par une invocation à la Muse :

O Musa,  
Tu spira al petto mio celesti ardori

mais, en même temps, il annonce qu'il ajoutera d'autres ornements, quitte à enfreindre la vérité :

Tu rischiara il mio canto, e tu perdona  
s'intesso fregi al ver, s'adorno in parte  
d'altri diletta.<sup>17</sup>

**Maruli **, par contre, s'adressant à Dieu, lui demande sa lumière

Et pour cela je te demanderai, à Dieu, ta lumière  
Ne me refuse pas ta pleine faveur

Mais surtout, il veut se mettre au service de la vérité :

Que ton amour verse en moi un esprit de vérité

Et en arrive même à rejeter

la compagnie des poètes antiques  
qui honoraient les dieux, aux quels le monde était asservi<sup>18</sup>

On retrouve la même démarche dans le **Premier discours de la *Judith*** :

Après avoir présenté l'héroïne qu'il va chanter, il se tourne, lui aussi, vers Dieu :

O Seigneur, donnez-moi l'éloquence  
Pour dire à nos suivants d'un vers gravement doux,  
Ce que j'ai projet  en m'appuyant sur vous...  
Père  ternel de tout,...  
Vous pourrez rendre encor cette oeuvre si parfaite

---

<sup>17</sup> Le Tasse, " O Musa, tu spira al mio petto..." *Jérusalem délivrée* : I, 1 et 2).

<sup>18</sup> Maruli , " la lumière de Dieu " (L. I, 3, 9) ; il rejette les dieux antiques (L.I, 11 - 12).

On retrouve le double propos de Marulić : le poète forézien s'adresse à Dieu lui-même, pour lui inspirer un style digne du sujet qu'il va traiter ; et pour que ce poème soit à la gloire de Dieu.

De quoy je vous supplie en toute humilité  
Et que vous en ayez los en l'éternité<sup>19</sup>

On peut être surpris de remarquer que le *Deuxième discours* commence par une invocation aux Muses :

Muses qui vous plaisez sur votre mont natal...  
Belles, je vous supplie, assistez à mes vers  
M'apprenant à chanter tous les peuples divers  
Dites-moi donc le nom de ces grands capitaines...

Mais cette invocation a pour objet de glorifier Dieu

“Et qu'à ce Dieu très grand en redonde la gloire”

Et le poète s'adresse alors à Dieu lui-même :

“ Qu'il me veuille donner l'haleine et l'instrument  
Pour faire que ma voix soit éternellement  
Et que sur tous les dieux des nations estranges  
On puisse avec mon chant célébrer ses louanges<sup>20</sup>

## 2. ANNE D'URFÉ ET MARULIĆ, PEINTRES DE L'ORGUEIL

**Marulić** fait un tableau saisissant de la montée de l'orgueil chez Nabuchodonosor, qui le porte d'abord à provoquer les peuples voisins, puis à se croire le législateur des nations, pour finir par se voir l'égal de Dieu, exiger un respect excessif à la seule mention de son nom, exiger ensuite de détruire les autels, dédiés aux dieux traditionnels, et pour finir, défier le Dieu des Juifs.

C'est d'abord Arphaxad, le roi des Mèdes, dont Marulić dénonce la folle ambition :

Car il se voyait déjà le législateur des nations,  
Il pense qu'il n'a pas son égal dans le monde.

Mais rapidement, c'est Nabuchodonosor qui rentre en scène. Il se croit l'égal de Dieu, réunit une immense armée, et après avoir écrasé Arphaxad, il donne l'ordre à tous les voisins de se soumettre. Et c'est à leur refus qu'éclate sa colère, et qu'il les défie tous :

<sup>19</sup> Anne d'Urfé, “ O seigneur, donnez-moi l'éloquence.. *Première discours*, vers 19-26) fol. 149 r°.

<sup>20</sup> Anne d'Urfé, “ Muses, qui vous plaisez.” *Deuxième discours*, 155 r°.

Vous saurez qui je suis, ô Carmel, ô Liban,  
Avec la cité de Jérusalem,  
Ce que peuvent ma puissance et ma force<sup>21</sup>  
Ce sont d'abord les courtisans qui l'encouragent et le traitent comme un dieu  
Ces vieux chevaliers  
en courtisans prêts à flatter leur maître  
ôtent leur chapeau de leur tête et tombent à genoux  
Ils le voient déjà " législateur du Monde ".<sup>22</sup> Dans un deuxième temps, c'est  
le roi qui s'affirme comme dieu et exige les marques de respect :  
il donne l'ordre, que lorsqu'on entendrait  
Le nom du roi, on le vénère en s'inclinant  
Dès lors, son orgueil n'a plus de limites : il s'en prend aux dieux familiers,  
décidé à les exterminer:  
Il rasait les villes, détruisait les grands arbres  
Où résidaient les dieux : " Dieu, disait-il, n'est autre  
Que celui qu'ils craignent, Nabuchodonosor".

Et c'est dans son tête-à-tête avec Achior, qui a osé évoquer la puissance du  
Dieu des Juifs, qu'il se montre le plus violent : il le ridiculise, marquant l'erreur  
de cette nation de se fier à ses montagnes ou à quelque autre Dieu, pour les délivrer

Et maintenant, pour que tu puisses savoir  
Que personne, en dehors de Nabuchodonosor, ne puisse se dire dieu  
Notre lame te transpercera<sup>23</sup>

\* \* \*

On rencontre, dans le poème d'Anne d'Urfé, une progression analogue, mais  
le point de départ est différent, du fait que la cause de l'orgueil du roi ne vient  
pas de sa victoire sur Arphaxad, mais de l'envoyé des puissances infernales, délégué  
par Pluton pour encourager le roi à attaquer les Juifs et détruire Jérusalem.

Après avoir évoqué ses dernières victoires, Alecto lui promet de régner dans  
le Ciel ainsi que ses ayeux Saturne et Jupiter.

Aussi l'encourage-t-il à ne pas souffrir " ces petits vers rebelles qui osent te  
défier " en lui résistant. Il l'encourage à réunir promptement une belle armée, afin  
de les punir :

---

<sup>21</sup> Marulić, Arphaxad : L.I, 23, 25 ; " Vous saurez qui je suis, O Carmel, O Liban ".  
L. I.

<sup>22</sup> Marulić, " Ces vieux chevaliers / En courtisans..." (L.I, 125).

<sup>23</sup> Marulić, " On le vénère " : L. II, 72 ; Dieu n'est autre que celui qu'ils craignent,  
Nabuchodonosor L.I, 98 ; Les menaces contre Achior : L. III, 19.

Et te faire adorer pour Dieu comme tu es.  
 Car équitablement, il faut que tout fléchisse  
 tant le ciel que çà-bas à te faire service  
 Comme est dû tout puissant tout celeste et divin  
 et que les autres dieux sont invoqués en vain

Il en arrive même à lui promettre

de migrer glorieux  
 Dans les palais du Ciel sur tous les autres dieux.<sup>24</sup>

Comme chez Marulić, c'est alors au roi de jouer le rôle d'un dieu, et de réclamer l'adoration des peuples soumis. Décidé à exterminer ces peuples qui se sont mutinés, il ajoute :

Toutefois, si ces gens  
 me veulent adorer, je les laisserai vivre  
 Pour montrer que je suis miséricordieux  
 Autant comme puissant, comme les autres dieux

Et dès lors, son ambition n'a plus de limites ; c'est le monde entier qu'il veut conquérir :

Je veux que cette armée en grandeur effroyable  
 m'aille dompter le rond de la terre habitable

C'est lui qui supplantera les autres dieux :

Afin qu'il n'y ait plus en ce monde qu'un roi  
 Une foy, une loy et un Dieu qui soit moy

Et il rêve de prendre la place de Jupiter :

Il me plait de monter  
 Au ciel, pour en ravir le sceptre à Jupiter  
 Ou si quelque autre dieu y prétend quelque chose  
 Il faut qu'il s'en départe et que seul j'en dispose.

Le *Premier discours* s'achève sur de nouvelles flatteries des courtisans, quand ils en viennent à évoquer la foudre de Jupiter :

Commande, il sera fait, car tout dépend de toy  
 Tu seras notre Dieu, et nous serons ta foudre<sup>25</sup>

---

<sup>24</sup> Anne d'Urfé, *Premier discours*, Les promesses d'Alecto : vers 287-288 ; 152 r° ; se faire adorer comme dieu : vers 306-310, 152 v° ; migrer dans les palais du ciel : vers 354-355.

<sup>25</sup> Anne d'Urfé, *ibidem*, Le roi exige d'être adoré (vers 416-419) 153 v° ; Il veut conquérir le monde et supplanter les autres dieux (v. 440-443) fol. 154 r° ; il ravira le sceptre à Jupiter (vers 446-450) fol.154 r°." Tu seras notre dieu : vers 480-487 (fol. 154 r°-154 v°).

Holopherne s'emploiera, dans le *Deuxième discours*, à imposer le culte de Nabuchodonosor aux peuples vaincus :

Divine majesté, dit alors Holopherne,  
Croyez certainement que j'emplirai l'Averne  
des manes et des bris si tant d'outrecuidés  
Sont contre vos desseins superbement bandés  
Et qu'on ne verra lieu en l'un ou l'autre pole  
Ou je ne fasse en bref adorer votre idole

Et, comme chez Marulić, Anne d'Urfé reprend la donnée du *Livre de Judith*, en marquant, non seulement que la ferveur d'Holopherne :

Fit que l'on reconnut Nabuchodonosor  
Pour dieu dans plusieurs lieux, et qu'on mit son idole  
Dans des temples dorés...

Mais cela ne saurait suffire : on s'attachera à couper les bocages sacrés, pour en chasser "leurs dieux",

Mais il fallut après  
Ostant leurs dieux couper leurs bocages sacrés  
Car Holopherne veut que l'ambitieux prince  
Soit adoré pour dieu dans toute la province<sup>26</sup>

### 3. MARULIĆ ET ANNE D'URFÉ, MORALISTES

Il est un dernier domaine où nos deux poètes se rencontrent, c'est le souci de porter un jugement moral sur ces excès de l'orgueil et de l'impiété, et ainsi faire servir l'histoire de Judith à l'instruction des hommes.

Parmi les réflexions que suggère à Marulić le comportement des principaux acteurs, quelques-unes méritent d'être soulignées, car elles montrent à quel point Marulić voulait faire de sa *Judith* une occasion d'enseignement moral et spirituel.

On sait que le roi des Mèdes, Arphaxad, après avoir fortifié Ecbatane, se voyait déjà législateur des nations. Il pense qu'il n'a pas son égal dans le monde. Marulić nous livre ses réflexions sur la gloire humaine, et dans un couplet d'une dizaine de vers, il en montre la fragilité.

Arphaxad apprendra par lui-même que la gloire humaine, même la plus grande, ne peut durer.

Il la compare au cours des eaux ; il en montre surtout le danger, en marquant le châtement qui attend les orgueilleux :

---

<sup>26</sup> Anne d'Urfé ; *Deuxième discours*, les promesses d'Holopherne : vers 529-533 fol. 161r° ; Nabuchodonosor reconnu comme Dieu : *Troisième discours*, fol. 162 v° ; "couper les bocages sacrés" : vers 121-124.

Et celui qui, dans son orgueil s'élève le plus haut  
 Il n'en tombe que plus rudement dans l'abîme  
 Et celui qui a tant de pouvoir et tant de puissance  
 perd dans sa défaite et renom et honneur  
 Après les avoir acquis, après les avoir possédés  
 En raison de son orgueil, il est contraint de tout perdre....

Les menaces que Nabuchodonosor profère contre le Carmel, le Liban... la Samarie et la cité de Jérusalem sont pour Marulić une nouvelle occasion de marquer son sentiment. Pour le roi, ces villes montreront jusqu'où va sa puissance, au point qu'on le voit jurer, sur son trône

Que cela arrivera rapidement  
 car il veut que cela se fasse sans délai.

Marulić ne peut laisser passer une telle assurance, et il s'exclame :

O combien se trompent ceux qui parlent du futur  
 Ils sont sans raison, sans jugement, ils rêvent  
 Car l'homme ne peut rien savoir, si Dieu ne l'instruit  
 Lui qui sait tout, qui gouverne tout.<sup>27</sup>

Lorsque Oloferne entend les conseils d'Achior, qui lui a révélé la toute puissance du Dieu des Juifs à travers leur histoire, et en particulier leur départ d'Égypte et la conquête de la " terre promise ", il ne veut rien entendre, car il garde en mémoire les propos flatteurs de ses conseillers : ils lui ont promis de "gouverner le monde ".

Achior est traité de menteur ; et c'est lorsque les troupes d'Holopherne jetteront les Hébreux au bas de leurs montagnes qu'ils comprendront que Dieu, c'est Nabuchodonosor. Et le poète médite sur cet aveuglement d'Holopherne :

Mais il écrit sur la poussière, il sème sur le sable,  
 Celui qui tente de conseiller celui qui se gonfle d'orgueil  
 Car il n'entend ni la sagesse ni la vérité  
 Celui qui s'exalte d'une vaine gloire  
 La vérité, il la méprise : c'est la flatterie qu'il aime.

Mais c'est la prétention de Nabuchodonosor d'être traité comme Dieu qui inspire le plus gravement Marulić : on sait l'ordre du roi, épargnant ses ennemis

Mais afin que personne ne se sentît libéré  
 Du respect dû à sa puissance royale,  
 Le roi donna ordre que, lorsqu'on entendrait  
 Le nom du roi, on le vénère en s'inclinant.

Et Marulić s'exclame :

---

<sup>27</sup> Marulić, *Réflexions morales sur Arphaxad* : L.I, 31 - 36 ; puis, sur les prétentions de Nabuchodonosor L.I, v. 80 ; 81-84.

A-t-on jamais vu pareille arrogance  
Faut-il perdre la tête à se croire plus grand que Dieu ?

Il offre alors ce que sera réellement la destinée humaine de ce tyran :

Encore un peu de temps, et c'est lui qui mourra, se décomposera...  
Et celui qui par sa force, veut gouverner le monde  
Encore un peu de temps, et il sera mangé des vers...  
Et celui qui maintenant accable le peuple de toutes sortes de malheurs  
Il sera lui-même écrasé sous la pierre tombale.

Inutile de souligner la portée d'un tel message, au moment où Split était menacée par les troupes de Soliman, au moment où les rois de l'Europe se faisaient la guerre, pour dominer le monde.<sup>28</sup>

**Anne d'Urfé** ne sera pas en reste. Le prêtre qu'il était veut lui aussi que l'histoire de Judith soit un exemple au service du progrès spirituel.

Lorsque Nabuchodonosor, entraîné par les propos d'Alecton, ordonne d'assembler toutes les forces d'Assyrie, pour réaliser au plus vite son projet d'anéantir ceux qui ont osé lui résister, il fait part de sa hâte :

Il commande assembler les forces d'Assyrie  
Ne voulant pas que l'on perde le temps  
De rendre ses désirs heureusement contents

Et comme Alecto a évoqué Nembrot Obel, qui a osé, par une tour, défier l'Eternel, c'est cet exemple que le poète reprend :

O prince, as-tu déjà mis hors de ta mémoire  
De ton aïeul Nembrot la merveilleuse histoire  
Qui, faisant une tour contre le souverain  
Vit en moins d'un clin d'oeil rompre tout son dessein

Et il poursuit :

As-tu mis en oubli que ce roi trop superbe  
Dont tu portes le nom sept ans a mangé l'herbe  
Tout ainsi comme un boeuf...<sup>29</sup>

Marulić mettait l'accent sur le sort du corps humain après la mort, enseveli sous la lourde pierre tombale et mangé des vers. Anne d'Urfé, dans un premier temps, marque l'abjection du corps humain de son vivant, où tout est ordure et "salles passions", et il souligne

Que ce corps tout vil est chose trop abjecte  
Au prix de l'Eternel de nature parfaite.

---

<sup>28</sup> Achior n'est pas écouté : réflexions de Marulić : L.II, 330-334 ; L'arrogance du roi dénoncée : L.II, 70-73 ; 76-80.

<sup>29</sup> Anne d'Urfé rappelle le destin du fondateur malheureux de la Tour de Babel Premier discours, 324-327, fol° 152v°.

Mais cette première version sera biffée, et dans le texte définitif, gardant l'abjection du corps, il marque le danger de ces passions :

dont l'importune flamme  
Fait une si grand guerre incessamment à l'âme

et c'est l'homme pécheur, emporté par elles, qui s'expose au châtement de Dieu :

Croy, croy que le grand Dieu qui peut tout ce qu'il veut  
ne t'épargnera pas un coup de sa puissance  
Et te fera connaître avec beaucoup d'ennuy  
Que l'homme est trop chétif de s'égalier à luy

Et le poème s'achève sur la folie de l'outrecuidance :

O fols, vous apprendrez en bref combien est vaine  
Contre les coups du Ciel l'outrecuidance humaine ;  
Et que Dieu regardant seulement de travers  
Peut faire trébucher toute force à l'envers.<sup>30</sup>

#### CONCLUSION

Ramener la *Judith* d'Anne d'Urfé à une simple adaptation de la *Jérusalem délivrée*, c'est se limiter au premier développement consacré à l'intervention des forces infernales, et aux ornements qu'il a empruntés pour étoffer ses descriptions, tant des armées que de leurs chefs. Mais c'est négliger les aspects moraux, la description d'un orgueil démesuré, la prétention du roi d'être l'égal des dieux, et surtout les réflexions morales qui donnent au poème, chez Anne d'Urfé, comme chez Marulić, sa portée spirituelle.

Cette étude semble donc confirmer les correspondances entre l'oeuvre de Marulić et celle d'Anne d'Urfé. On a pu noter qu'elles ne se limitent ni à la traduction du *Carmen* de Marulić, ni aux sujets de nombreux poèmes qui forment l'essentiel du manuscrit 12.487 de la Bibliothèque Nationale. D'autres poèmes d'Anne d'Urfé, tels les *Quatrains*, si proches des *Dobri nauci* (*Bons enseignements*) de Marulić ; ou l'*Histoire de sainte Suzanne*, qui reprend, à deux reprises, le poème de Marulić, appellent de nouvelles études, de nouvelles confrontations, qui confirmeront, ou infirmeront, l'hypothèse d'une connaissance de l'oeuvre poétique de Marulić par le poète Anne d'Urfé.<sup>31</sup>

---

<sup>30</sup> Anne d'Urfé semble attacher une importance particulière à ces avertissements adressés à Nabuchodonosor. On trouvera, ci-joint, les corrections et les surcharges dans leur forme définitive au fol. 152 v° : voir **document 1** : document original du fol. 152v° ; et **document 2** : sa transcription.

<sup>31</sup> Cf. C. Bénédicte, "Anne d'Urfé et Marc Marule", in *Renaissance Européenne et Phénomènes Religieux, 1450-1650*, Montbrison, 1991, p. 347-357.